

## CHAPITRE 1

### LE PROBLÈME DES ORIGINES

S'il n'y avait là une attitude d'esprit peu compatible avec celle de l'historien, nous serions tentés de voir dans les documents que la préhistoire nous offre sur Casablanca le signe d'une prédestination. Non seulement la région, non seulement les environs immédiats, mais l'emplacement même de la ville a été habité dès les époques les plus reculées. De ces « Casablancais » des temps anciens, nous savons peu de chose assurément. Mais leur existence, leur présence en ces lieux et leur persistance pendant des dizaines de milliers d'années sont attestées par des preuves irrécusables (1).

On a recueilli, près de la Carrière Schneider (Aéroport) (2), des « Pebble-tools », c'est-à-dire de simples galets aménagés par l'homme, soit en place, soit roulés et remaniés avec de l'industrie plus récente (3). Les gisements de surface du Paléolithique inférieur, à faciès acheuléen notamment, sont nombreux sur l'ancien champ de courses (4), à l'Oasis (5), aux Nouveaux Hôpitaux (6), à Mers-Sultan (7).

(1) M. Georges Souville, de la Section de Préhistoire du Service des Antiquités du Maroc, m'a fourni de précieuses indications et une abondante bibliographie sur les recherches et les découvertes faites à Casablanca et aux alentours en matière de Préhistoire. Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de ma très vive gratitude.

(2) Sur l'emplacement des différents gisements de Casablanca, voir P. BIBERSON, « Le gisement de l'Atlanthrope de Sidi Abderrahman (Casablanca) », in *Bull. d'Archéologie Marocaine*, t. I, 1956, p. 44, fig. 6, et surtout, idem, « Nouvelles observations sur le Quaternaire côtier de la région de Casablanca (Maroc) », in *Quaternaria*, t. II, 1955, p. 112, fig. 1.

(3) P. BIBERSON, G. CHOUBERT, A. FAURE-MURET et G. LECOINTRE, « Contribution à l'étude de la «Pebble-Culture» du Maroc atlantique », in *Bult d'Arch. Mar.*, t. III, 1958-1959, pp. 23-4.

(4) M. ANTOINE, « Répertoire préhistorique de la Châouïa, n° 9 », *Bult de la Soc. de Préhistoire du Maroc*, 1927, n° 9, pp. 15-6.

(5) *Ibid.*, n° 11, p. 17..

(6) *Ibid.*, n° 14, p. 18.

(7) *Ibid.*, n° 6, pp. 13-4.

Au quartier de l'Ermitage, on a trouvé de l'industrie de presque toutes les époques, allant de l'Acheuléen au Néolithique (8). De véritables « kjoekkenmoeddings » (9) à industrie néolithique (10) existaient à la Centrale thermique des Roches Noires sur la route de Rabat à Fédala (11), et à la nouvelle Jetée (12). A 'Aïn-Chok, nouveau quartier au sud de la ville, près de la route de Marrakech, un kjoekkenmoedding, riche en ossements et contenant un foyer à la base, a fourni, outre une abondante céramique, de la pierre polie (13) et des restes humains (14). Encore à 'Aïn-Chok, à proximité de la cité et à 200 mètres environ au nord du boulevard de Grande Ceinture, une très abondante céramique, peut-être néolithique, fut recueillie avec environ cent cinquante anses funiculaires internes, uni, bi ou triforées (15).

Au cours de travaux d'édilité au square de la Châouïa (en pleine ville nouvelle). M. Biberson a recueilli des bifaces et des éclats ainsi que des hacheraux et des galets aménagés. Pour l'auteur, « au point de vue typologique, cette industrie, associée à la lame sur enclume, a des caractères acheuléens » (16).

Mais c'est Sidi 'Abderrahmân (carrières sur la côte au S.O. de Casablanca) qui demeure l'ensemble le plus important de la région, tant par l'abondance des documents archéologiques et paléontologiques que par les exceptionnelles conditions stratigraphiques. Ces carrières ont été constamment fouillées ou surveillées depuis les recherches de R. Neuville et A. Ruhlmann (17) jusqu'aux plus récentes fouilles de M. Pierre Biberson (18).

(8) *Ibid.*, n° 4, pp. 12-3.

(9) Mot danois par lequel les préhistoriens désignent des amas de coquillages, de cendre, de déchets de cuisine, etc., qu'on trouve généralement au bord de la mer.

(10) G. SOUVILLE « La pêche et la vie maritime au Néolithique en Afrique du Nord », in *Bull. d'Arch. Mar.*, t. III, 1958-59, p. 326.

(11) M. ANTOINE, « Répertoire... » n° 22, *Ibid.*, p. 29.

(12) *Ibid.*, n° 23, p. 29.

(13) M. ANTOINE, in *Bull. de la Soc. de Préh. du M.*, nouvelle série, 1951, p. 4.

(14) Lionel BALOUT, « Les hommes préhistoriques du Maghreb et du Sahara », in *Libyca*. t. II, 1954, p. 244.

(15) J. F. CAPITANT et C. J. PLESSIS - « La station à anses funiculaires internes d'Ain Chock », in *Bull. de la Soc. de Préh. du M.*, nouv. série, n° 7-8, 1953, pp. 89-91, 1 pl.

(16) P. BIBERSON :, « L'industrie paléolithique du Square de la Châouïa (Casablanca) », in *Bull. de la Soc. de Préh. du M.*, nouv. ed. n° 5-6, pp. 15-39, 10 fig.

(17) *La place du Paléolithique dans le quaternaire marocain*, Coll. Hesperis, VIII, 1941.

(18) G. SOUVILLE, « L'activité de la Préhistoire marocaine de 1956 à 1958 », in *Bull. d'Arch. Mar.*, t. III, 1958-59, pp. 394-6, pl. 1.

Elles ont fait l'objet d'une abondante littérature dont on trouvera l'essentiel dans les synthèses de M. Raymond Vaufrey (19) et de M. Lionel Balout (20). Mais, en mars 1955, M. Biberson découvrait dans une des cavités de la carrière deux fragments de maxillaire appartenant à un Hominien (21), qui serait plus primitif (acheuléen) que les Néanderthaliens d'Europe (moustérien).

La découverte de « l'homme de Sîdi Abderrahmân » est une précieuse contribution à la préhistoire. Elle ajoute un nouveau jalon aux documents qui permettent à l'anthropologie de reconstituer l'évolution de l'humanité, du pithécantrophe à l'homo sapiens. Quant à ce que nous apprend le gisement de Sîdi Abderrahmân sur ce lointain ancêtre, nous ne pouvons qu'en puiser quelques traits dans les conclusions de l'étude de M. Biberson. Il a vécu au début du III<sup>e</sup> Pluvial nord-africain et appartient à un type pithécantropéen, plus ancien que le stade néanderthalien, lequel n'occupe que le III<sup>e</sup> Interpluvial et le début du IV<sup>e</sup> Pluvial. Il est vraisemblablement l'auteur de l'industrie à bifaces (acheuléen moyen) qui a été trouvée autour de ses restes. Ces bifaces réguliers, taillés au bois, sont caractéristiques d'un stade bien défini du Paléolithique inférieur. « Ses techniques dénoncent un être non dépourvu de sens esthétique et, en tout cas, en possession d'une maîtrise incontestable dans la manufacture des instruments lithiques ». Il était avant tout, probablement, chasseur: il est accompagné d'abondantes reliques d'une faune de mammifères, parfois de grande taille, éléphants, rhinocéros et hippopotames. Il n'est pas exclu qu'il ait su travailler le bois. Nous ne savons pas s'il connaissait l'usage du feu: aucun argument ne permet d'affirmer qu'il l'ait utilisé. S'il l'ignorait, il était en retard sur son congénère le Sinanthrope, alors que, « industriellement, il paraît plus évolué ». Tel était « l'Atlantrophe de Casablanca » (22).

(19) *Préhistoire de l'Afrique*, t. I, Le Maghreb, Paris, Public. de l'Institut des Hautes Etudes de Tunis, vol. IV, pp. 30-40 ; pour d'autres gisements de Casablanca et des environs: *ibid.*, pp. 43-47 et 49-50.

(20) *Préhistoire de l'Afrique du Nord. Essai de chronologie*, Paris, 1955, pp.52-60 et 173-202.

(21) Camille ARAMBOURC et Pierre BIBERSON, « Découverte de vestiges humains acheuléens dans la carrière de Sidi Abd-er-Rahman, près Casablanca » ; in *C.R. des séances de l'Ac. des Sciences*, t. 240, 1955, pp. 1661-3; idem, « The fossil human remains from the Paleolithic of Sidi Abderrahman (Morocco) » in *American Journal of Physical Anthropology*, t. XIV, 1956, pp. 467-89, 9 fig.; P. BIBERSON, « Le gisement de l'Atlantrophe de Sidi Abderrahman (Casablanca) », in *Bull. d'Arch. Mar.*, t. I, 1956, pp. 39-92, 48 fig.

(22) *Ibid.*, pp. 86-8.

\*  
\* \*

L'histoire n'est pas beaucoup plus riche en renseignements, à propos de Casablanca, que la préhistoire. On pourrait même dire qu'elle l'est moins, pour les débuts en tout cas, car si les documents ne sont guère plus nombreux, ils sont plus vagues et moins sûrs. Nous devons nous contenter le plus souvent de brèves allusions chez des historiens ou des chroniqueurs très postérieurs à l'événement et qui ne citent pas leurs sources, nous borner plus d'une fois à dresser un constat de carence, à reconnaître que tel auteur important, telle série de documents sont muets, que nous ne savons rien du rôle de la ville dans tel épisode retentissant qui a cependant affecté son hinterland. Le rayon de l'histoire n'éclaire Casablanca qu'à de très rares intervalles, une fois au XVe siècle, à l'occasion de la catastrophe qui l'efface de la carte, une autre fois au XVIIIe, lorsque la ville renaît pour une seconde existence, encore bien modeste, il est vrai, et bien mal connue. Entre ces deux dates, donc pendant trois longs siècles, c'est le silence de la mort. Avant la première, c'est une pénombre coupée de quelques lueurs qui accusent les ténèbres plutôt qu'elles ne les dissipent.

Dans son premier avatar, Casablanca s'est appelée Anfâ (23). C'est cette forme que l'on trouve chez tous les historiens et géographes arabes. Dans les textes européens, et particulièrement portugais qui sont les plus nombreux, les déformations sont fréquentes et variées: on rencontre *El-Anfa* (24), *Anafa* ou *Anaffa* (25), *Anafe* (26), *Anife* (27), *Anafee* (28), *Nafe* (29), *Nafee* (30).

(23) Certains traducteurs transcrivent Anafâ, en vocalisant la première consonne. Il y a des manuscrits qui portent *Anfi*, voire *Abfi*, mais ce ne sont que des fautes de copistes (cf. E. FAGNAN, Extraits inédits relatifs au Maghreb, pp. 14 et 46). Un manuscrit attribué à El-Fezâri porte même *Anbiqa*, que René BASSET corrige en *Anifa* (*Documents Géographiques sur l'Afrique Septentrionale*, Paris, 1898, p. 26).

(24) Lettre de Laurens Reael à l'amirauté de Rotterdam, 14 juin 1627 (*Sources Inédites, D. Saadienne, Pays-Bas*, IV, 163-4).

(25) Journal de Jan Lievens (1614), *ibid.*, II, 349.

(26) Atlas de Mercator, dressé vers 1559, l'édition Duisbourg 1595. Fac-simile in *Sources Inédites, D. Saadienne, Angleterre*, I, Frontispice.

(27) Portulan de Joan Martines, dressé à Messine en 1579 et dont l'original est au British Museum, 4e carte, fol. 5, reproduit *ibid.*, pl. IV (il y a interversion avec la planche V), commentaire pp. 564-6 ; Robert RICARD, « Le Maroc septentrional au XVe siècle d'après les chroniques portugaises », *Hespéris*, XXIII, 1936, pp. 106, 134, 135.

(28) *Ibid.*, p. 132.

(29) *Ibid.*, p. 135.

(30) *Ibid.*, p. 102, n. 1.

Quelle est l'origine du mot ? Au Maroc, certains noms d'agglomérations sont des ethniques; Meknès vient de la tribu des Miknâsa; d'autres sont des noms communs désignant un accident de terrain: Azrou est « le rocher » ; d'autres encore rappellent l'installation qui a donné naissance à la ville : Rabat fut d'abord un « camp » (ribât), Agadir une « forteresse ».

il n'existe pas d'ethnique connu qui ait pu donner Anfa, comme les Miknâsa Meknès. Ibn Khaldouïn cite bien des *Anfaça*, fraction des Auréba du Maghreb central qui, après la défaite de Koceïla, allèrent se fixer dans le Maghreb el-Aqça (31). Mais l'absence de la troisième consonne « ç » interdit tout rapprochement entre les deux mots. Il faut donc plutôt songer à un accident de terrain ou à une installation humaine. Trois langues ont été invoquées, l'hébreu, l'arabe et le berbère.

L'étymologie hébraïque figure dans une note de *Casablanca et les Chaouïa* (32), où elle est attribuée à Slousch (33). Selon cet auteur, *Anfâ* serait un mot hébreu. Il cite deux mots qui figurent « dans le *Lexicon* de Gesenius : *anâphâh*, « nomen avis impurae, cui plures tribuuntur species » et *anaph*, « face, figure ». On sait que, s'il est un domaine où il faut se méfier des ressemblances apparentes entre les mots, c'est bien l'étymologie, et que les amateurs y ont souvent introduit la plus grande fantaisie. Pour pouvoir affirmer qu'un mot provient d'un autre, les linguistes s'imposent deux conditions : que le passage du premier au second soit phonétiquement possible, et que la filiation de l'un à l'autre soit historiquement établie. Je n'ai pas compétence pour décider si la première est ici réalisée, mais la seconde ne l'est évidemment pas. Sans doute, comme nous aurons l'occasion de le dire plus loin, il existe des traditions selon lesquelles des tribus berbères judaïsées occupaient la région de Casablanca au moment de la conquête musulmane. À supposer même que ces traditions puissent être acceptées telles quelles, ce qui n'est pas sûr, on voit mal comment ces populations auraient donné à un lieu quelconque un nom appartenant à une langue qu'elles ne parlaient pas, car même judaïsées, ces tribus devaient parler le berbère, comme les Israélites marocains d'aujourd'hui parlent l'arabe et non l'hébreu, qui n'est que la langue de la liturgie et de la science religieuse.

(31) In N KHALDOÛN : *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, I, p. 290.

(32) *Villes et Tribus du Maroc. Casablanca et les Châouïa*, I, p. 24, n. 1.

(33) Auteur de plusieurs études, aux thèses aventureuses, sur l'origine des Israélites d'Afrique du Nord, notamment *Judéo-Hellènes et Judéo-Berbères. Recherches sur les origines des Juifs et du Judaïsme en Afrique*, Paris, 1909, 270 p.

L'arabe nous offrirait-il plus de clartés et plus de ressources que l'hébreu ? Slousch rapproche le second mot hébreu qu'il cite, *anaph*, de l'arabe *anf*, « nez, bec, promontoire ». Il serait évidemment tentant d'en faire dériver Anfa. Le nom s'expliquerait alors par la pointe rocheuse qui abrite, à l'ouest, la rade de Casablanca. Il y a malheureusement deux objections. La première est qu'Anfa paraît avoir existé bien avant l'arabisation linguistique du pays. Cette objection n'est pas décisive, car bien des toponymes ont changé en Afrique du Nord, et ont été arabisés. La seconde, qui paraît bien l'être, est que le terme arabe usité au Maroc pour désigner une pointe, un cap, un promontoire qui s'avance dans la mer, est *râs*, « tête », et non point *anf*, qui ne se rencontre nulle part (34).

Nous retombons, par élimination, sur le berbère qui, comme toujours, en toponymie marocaine, a le plus grand nombre de chances d'offrir une explication. Mais le problème n'est pas simple. *Grammatici certant*.

(34) Le regretté Louis Brunot, directeur honoraire de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines, dont on connaît les beaux travaux de dialectologie arabe marocaine, a confirmé ce point de vue. Il existe, cependant, sur la côte du Liban, à 12 km environ au sud de Tripoli, une bourgade appelée *Enfeh* (Anfa ou Anfi), située sur un promontoire rocheux. Or, ce même promontoire est appelé par Idrisi (GILDEMEISTER, *Idrîsîi Palaestina et Syria*, Bonn, 1885, p. 17) *anf el-hajar*, que Jaubert (t. I, p. 356) traduit par « le cap el-Hadjar ». Mais tous les caps du littoral libanais ou syrien s'appellent *râs* et non *anf* : à proximité d'Enfeh se trouve d'ailleurs le *Râs en-Natoûr*. Un érudit libanais, Anis Freyha, dans un ouvrage en arabe: *'Asmâ' al-moudoun wa al-qoura al-loubnânîyya* (Les noms des villes et des villages du Liban), Beyrouth, 1952, écrit à propos d'Enfeh (pp. 12 et 13): « Anfi est une ancienne bourgade mentionnée dans les Lettres de Tel el-Amarna (*Am-bi*), ainsi que dans les inscriptions assyriennes (*Am-pa*). Les classiques l'ont appelée *Triares* (Triangle), les Croisés Nephin. Nous pensons que le nom signifie visage: en hébreu, *app* = nez. Dans les langues sémitiques, le visage est appelé nez, suivant le principe de nommer le tout par le nom de la partie. Al-Idrissi l'a appelé le visage du rocher. Ras-el-Mseyha était connu sous le vocable de *Theoprosopon*, c'est-à-dire la Face de Dieu. Il n'y a pas de doute que l'appellation classique ne soit la traduction du nom sémitique phénicien *Penay*, c'est-à-dire Face de Dieu ». Nous retombons donc dans le phénicien, ce qui ne nous fait pas avancer.

Je tiens à remercier mon collègue et ami M. Toufic Touma, professeur à l'Institut des Sciences Sociales de l'Université Libanaise, qui a bien voulu tenter d'éclaircir pour moi le petit problème d'Enfeh.

Selon Emile Laoust (35), *anfa* serait « le même mot que *afa*, prononcé avec la nasalisation de la voyelle initiale », et *afa* a le sens de « cime, sommet » et, par extension, « monticule, coteau, tertre ».

L'auteur ajoute: « C'est l'ancien nom de Casablanca; le site sur lequel s'étend la ville neuve est en effet agrémenté d'une colline dite « d'Anfa », ce qui est une tautologie ». La tautologie serait même renforcée, si j'ose dire, puisque ce quartier résidentiel, un des plus luxueux de la ville, situé près de la mer, s'appelle exactement « Anfa Supérieur ».

Cette étymologie se heurte à deux ordres d'objections. Le premier est historique et topographique. Elle postule en effet l'installation de l'ancienne Anfa sur la colline qui porte aujourd'hui ce nom. Or, tout nous indique que la ville reconstruite au XVIIIe siècle le fut sur les ruines mêmes de l'ancienne. L'Anfa détruite au XVe siècle se trouvait donc là où s'élève aujourd'hui le quartier dit Ancienne Médina, près du port (36). Le terrain y est absolument plat et l'appellation d'Anfa, « colline », donnée à une cité élevée à cet endroit, ne s'explique pas. David Lopes écrit, il est vrai (37) : « Anafé est aujourd'hui Casablanca. L'agglomération d'autrefois se trouvait à quelques kilomètres au nord de cette ville sur l'élévation qui garde encore ce nom d'*Anfa* ». Quel que soit le respect dû à la mémoire de l'éminent historien portugais, il n'est pas possible d'accepter cette affirmation. Elle ne s'appuie que sur l'appellation d'Anfa donnée au quartier qui porte la colline. L'argument n'aurait de valeur - une valeur toute relative, d'ailleurs, car les traditions se trompent souvent - que si l'appellation de la colline était traditionnelle. Or, elle est moderne. La topographie de D. Lopes est également en défaut : la colline d'Anfa n'est pas au nord de Casablanca - où il n'y a que la mer - mais à l'ouest.

Sans doute, encore, n'est-il pas interdit de penser qu'un premier établissement a pu exister sur la colline et qu'un second, près de la mer, a été peu à peu occupé au détriment du premier quand la pêche et la navigation sont devenues l'occupation principale des habitants. Que la seconde agglomération ait gardé le nom de la première, on en trouverait maints exemples au Maroc et hors du Maroc: la *Sala Colonia* romaine et la Salâ musulmane (Salé) sont éloignées de plusieurs centaines de mètres et séparées par un fleuve; Robert Montagne a signalé sur le Dîr du Haut-Atlas l'existence d'un double établissement en plaine et en montagne :

(35) « Contribution à une étude de la toponymie du Haut Atlas, d'après les cartes de Jean Dresch », *Revue des Etudes Islamiques*, 1939, III-IV et 1940, I-II; tiré à part, Paris, 1942, p. 28.

(36) Comme nous le verrons plus loin, les ruines d'Anfa frappaient encore les yeux des voyageurs, au début du XIXe siècle, dans l'enceinte de Dâr-el-Beïda.

(37) *Historia de Portugal*, dir. Damião Peres, Barcelos, 1932, t. III, p. 536.

« villages de montagne, dit-il, et azibs de plaine portent souvent le même nom » (38). Ni les textes ni l'archéologie, il est vrai, ne nous donnent le moindre indice d'un établissement ancien sur la colline dite d'Anfa: il ne semble pas qu'en construisant les modernes villas on ait trouvé les ruines d'habitations antiques. Mais il n'y a peut-être eu, à l'origine, qu'un village de huttes : encore au début de ce siècle, un des trois principaux quartiers de Casablanca, *Tnâker*, comprenait plus de nwâla-s que de maisons en dur (39).

Une hypothèse qui a besoin, pour tenir debout, de s'appuyer sur d'autres hypothèses, perd beaucoup de sa valeur. De telles objections suffiraient à écarter celle-ci, si elle ne se heurtait de plus à des difficultés d'ordre proprement linguistique. M. A. Roux, ancien directeur d'études de berbère à l'Institut des Hautes Etudes marocaines, qui m'a très aimablement fourni sur le sujet une ample et minutieuse consultation (40), ne considère pas l'équivalence anfa/afa; affirmée par E. Laoust, comme rigoureusement prouvée; en outre, si le sens de « sommet, cime d'une élévation de terrain ou d'un arbre » se rencontre bien dans le dialecte de la *tachelhit* (Haut-Atlas occidental et Anti-Atlas), celui de « colline, tertre, monticule », ne lui paraît pas suffisamment établi (41).

J'avoue avoir conçu moi-même une hypothèse, malgré mon faible bagage linguistique, dont j'ai pleinement conscience. Elle m'a été suggérée par le nom actuel du promontoire qui flanque Casablanca à l'ouest et porte le phare. Cartes et panonceaux transcrivent ce nom en français sous la forme « El-Hank ». Le mot *hank* existe bien en arabe,

(38) *Les Berbères et le Makhzen dans le Sud du Maroc*, p. 39, n. 2.

(39) Dr. WEISGERBER, *Casablanca et les Chaouïa en 1900*, p. 30.

(40) Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de ma reconnaissance, non seulement pour cette précieuse contribution, mais aussi pour toutes celles qu'il a apportées dans le passé à mes travaux de sociologie berbère.

(41) *afa*, avec le sens de « colline » n'a été donné que par JUSTINARD (*Manuel de berbère marocain, dialecte chleuh*, 1914, pp. 53, 55, 70, 94), Laoust lui-même (*Cours de berbère marocain, dialectes du Sous, du Haut-Atlas et de l'Anti-Atlas*, 1921, pp. 153 et 157) et JORDAN (*Dictionnaire berbère-français, dialectes tachelhait*, 1934, pp. 14 et pour *anfa*, 35), ce dernier étant tributaire des deux précédents. On ne le rencontre ni chez Stumme, ni chez Boulifa, ni chez Destaing, ni chez Esteban Ibanez. M. Roux ne trouve dans ses notes personnelles que la forme *afa*, toujours avec le sens de « cime, sommet », dans les parlers des Akhsas, des Ayt Brayyim, des Achtouken. Un seul informateur lui a cité la forme *anfa* (dans l'Ourika), encore avec le sens de sommet. Il fait remarquer enfin que chez Laoust lui-même, dans sa *Contribution...*, pp. 27-28, les deux exemples qu'il cite de *afa* ont le sens de « sommet » et non de « colline ».

il signifie « joue » et aussi « embouchure » d'un fleuve, sens qui ne convient pas ici. Il s'agit en réalité d'un autre mot arabe, *'anq*, mal transcrit en français, qui a le sens de « nuque, cou » et de « proue, étrave » d'un navire (42). Si le terme arabe qui désigne « l'étrave » est appliqué à un cap, n'en peut-il être de même du mot berbère qui signifie « sommet » ? Ne peut-on passer de l'idée de « cime » à celle d'« extrémité », l'appliquer dans les différents plans de l'espace et aboutir ainsi au sens de « pointe, cap, promontoire » qui s'avance dans la mer ? Le mot grec *akroterion* a bien les deux sens (43). En berbère même, *ikhf*, « tête », signifie couramment « extrémité ». L'inconvénient, c'est que ni *afa*, ni *anfa* ne sont attestés avec le sens de « cap, promontoire » (44). Topographiquement, l'hypothèse n'offre pas moins de difficultés que la précédente : le cap est, lui aussi, éloigné du site ancien de la ville (moins cependant que l'actuelle colline d'Anfa) et il faudrait, une fois de plus, supposer une transplantation.

M. Georges S. Colin, ancien directeur d'études à l'Institut des Hautes Etudes marocaines et professeur à l'École des langues orientales (45), verrait volontiers dans Anfa une variante de *Ifni*, qu'il interprète comme « grande plage de sable ». Pour le consonantisme, il admettrait une métathèse *fn/nf*, et, pour le vocalisme, il connaît plusieurs exemples

(42) Cf. L. BRUNOT, *Notes lexicologiques sur le vocabulaire maritime de Rabat et Salé*, p. 93. Les Portugais appelaient jadis ce promontoire le « Cap du Chameau »: Cabo do camelo (cf. *Sources Inédites, Saadiens, France*, n, p. 251, et R. RICARD, «La côte atlantique du Maroc d'après des instructions nautiques portugaises », *Hespéris*, 1927, p. 241). Il n'y a aucun rapprochement à faire entre l'appellation arabe et le nom donné par les marins portugais: si ces derniers ont trouvé une ressemblance entre la silhouette du chameau et l'aspect du cap, ils ont plutôt songé, sans doute, à la bosse qu'au cou. - Je ne connais pas d'autre exemple de *'anq* avec le sens de « cap » ou «promontoire ». Mais il existe, dans le Haut-Ouergha (région au nord de Fès) un village appelé *'Anq-Lahjer*, « l'arête rocheuse » (*Répertoire alphabétique des Confédérations, Tribus et Agglomérations de la Zone française de l'Empire Chérifien au 1<sup>er</sup> Novembre 1939*, p. 293).

(43) Cf. Gabriel GERMAIN, « Qu'est-ce que le périple d'Hannon ? document, amplification littéraire ou faux intégral ? » *Hespéris*, 1957, pp. 243-4.

(44) Mon ami Lionel Galand, professeur à l'École des Langues Orientales, qui me signale le fait, ajoute, il est vrai, que « cela ne prouve rien, en l'absence d'un dictionnaire général du berbère ». Si l'hypothèse reste du domaine du « possible », elle n'accède cependant pas à la dignité du « probable », condition nécessaire, à mon sens, pour rendre une hypothèse acceptable.

(45) Je ne saurais trop le remercier de la générosité avec laquelle il m'a fait si souvent bénéficiaire de son inépuisable connaissance du monde maghrébin. L'hypothèse que je rapporte ici a été formulée au cours d'une conversation avec Lionel Galand, qui, avec l'autorisation de son auteur, me l'a communiquée.

de correspondance *i/a* (*Agla/Igli*, etc.) (46). Bien qu'un peu effrayé par cette luxuriance phonétique, je ne me sens pas qualifié pour la discuter. Le sens proposé convient bien au site; la « grande plage de sable » existe: c'est celle de Sîdi Belyoùt, maintenant recouverte par les terre-pleins du port, et qui s'étendait naguère à l'est et aux portes mêmes de la vieille cité. Mais le sens du mot *ifni* est-il bien celui-là ? Le vocable, sorti de l'usage, ne se rencontre guère que comme toponyme et s'applique à des lieux très divers, dont il est bien malaisé de trouver l'élément commun (47). Il ne semble pas en tout cas que cet élément commun puisse être le « sable »: E. Laoust résume son inventaire en disant qu'*ifni* s'applique à des « régions désertiques rocheuses » (48). Cette définition coïnciderait, il est vrai, assez bien avec la nature de la côte sous les remparts de Dâr-el-Beida: une sorte de table rocheuse, découverte par la mer à marée basse (49). Mais il s'agirait d'une toute autre interprétation et nous n'avons pas qualité pour la substituer à celle qui est discutée ici.

Une dernière hypothèse a été avancée par M. A. Roux, « avec infiniment de prudence », souligne-t-il. Elle lui a été suggérée par un passage d'un vieux glossaire arabo-berbère, « anonyme et non daté, quoique ancien vraisemblablement ». On y donne au berbère *taffa* le sens de *fachqara*, qui, d'après Dozy, est un « amas de gerbes (de l'aragonais « fascal ») », puis au berbère *anaffa* ou *aneffa* ou *anteffa* le sens de *mifchaqar*, que Dozy ne donne pas, mais qu'on pourrait considérer comme le nom de lieu correspondant à *fachqara* (50). On pourrait

(46) E. LAOUST, *Contribution à une étude de la toponymie du Haut Atlas*, pp. 36-37, sans songer à un rapprochement avec Anfa, cite justement un exemple de vocalisme a : wa n- tfna.

(47) On trouve: un marabout des Ait Ba 'Amrân, Sidi Ifni; une aiguille du Haut-Atlas central; un lac du Haut-Atlas occidental; Tifnit désigne un petit port de pêche entre *Founti* (Agadir) et *Masset* (Massa), et un oued dans l'arrière-pays de Demnat.

(48) Le lac d'Ifni n'est pas bordé de sable mais d'à-pic ou de cailloutis. La vallée rocheuse qui lui sert de déversoir se nomme *Tifnut*. Quant à Sidi Ifni (l'enclave espagnole sur la côte du Sous), c'est un nom propre; il n'est pas impossible que le saint, plus ou moins légendaire, ait pris le nom du lieu, mais il faudrait l'établir; en outre, la côte est à cet endroit constituée par une falaise; la fameuse « Plage Blanche » se situe à environ 60 km de Sidi Ifni.

(49) Cf. le plan de Casablanca et les photos de la planche I in WEISGERBER, *Casablanca et les Châouïa en 1900*. Ces rochers sont toujours visibles entre le port et la pointe d'El-Hank.

(50) Il y a, en arabe classique, quelques exemples de noms de lieu en *mif'âl*.

donc donner, « avec quelque témérité », dit M. Roux, à *anaffa* ou *aneffa* le sens d'« aire à battre » (51). Ce type de nom est commun parmi les villages berbères. On y trouve beaucoup d'autres termes empruntés à la vie agricole: *anrâr*, le nom le plus courant de « l'aire à battre »; *agdal*, « le pré »; *ourti*, *ourtân*, « le » ou « les jardins »; *tadla*, « la gerbe »; *taselli*, « la corbeille »; *tasrâft*, « le silo », etc. (52). L'hypothèse ne soulève enfin aucune objection d'ordre historique ou géographique.

Que conclure de cette revue ? L'hypothèse *anfa* = « colline » me semble devoir être écartée, parce qu'elle postule un établissement antérieur que tout contredit. Celle d'*anfa* = « promontoire s'avancant dans la mer » manque du soutien d'un autre exemple en toponymie. Celle d'*anfa* = *ifni* = « grande plage de sable », si tant est qu'elle soit admissible phonétiquement et localement, offre des difficultés sémantiques sérieuses; je l'accepterais plus volontiers, quant à moi, avec le sens de « zone rocheuse ». La dernière, *anfa* = « aire à battre », satisfait l'historien mais pose quelques problèmes linguistiques qui ne sont pas encore résolus. En résumé, aucune de ces hypothèses ne s'impose et nous devons nous résigner provisoirement, par respect des exigences scientifiques de la connaissance, à l'incertitude sur l'étymologie d'Anfa.

\*  
\* \*

Si nous devons avouer notre ignorance quant au sens du nom, pouvons-nous espérer connaître un peu mieux les origines de la ville ? Plusieurs historiens ou voyageurs en ont parlé, certes. Malheureusement, ils ne s'accordent pas entre eux et aucun ne mérite un crédit sans réserves.

Parmi les auteurs qui consacrent à Anfa un peu plus qu'une fugitive allusion, les deux plus importants sont Marmol et Léon l'Africain. Le premier lui fait l'honneur d'une page, le second de deux. Ni l'un ni l'autre n'ont vu la ville debout, puisque Léon est né vers 1490

(51) Je tiens à préciser que M. Roux ne hasarde cette suggestion qu'avec les plus grandes réserves. « Il faudrait être sûr, me dit-il, d'un côté, que *anfa* = *aneffa* et, de l'autre, que *aneffa* = *mifchaqar* = aire à battre ».

(52) Cf. *Répertoire alphabétique...*, pp. 157, 291, 694, 738, 784, 785.

..

(53), et Marmol a connu l'Afrique en 1541 (54), deux dates postérieures à la destruction de la ville. On peut penser qu'ils sont venus assez tôt après l'évènement pour recueillir sur la cité disparue des souvenirs ou des traditions véridiques. Les traditions sur les origines sont évidemment beaucoup plus sujettes à caution.

Léon dit qu'Anfa fut « édifiée par les Romains », Marmol rapporte, sans prendre parti: « Quelques-uns attribuent sa fondation aux Romains. D'autres la font une de ces villes libyphéniciennes que bastit Hannon par ordre du Sénat de Carthage ».

Que vaut la thèse carthaginoise ? Nous avons le récit du fameux Périple d'Hannon (55), qui a fait couler tant d'encre érudite. Quelles que soient les difficultés de son interprétation et les divergences des commentateurs, en particulier sur l'identification des noms de lieu, il n'y a aucune chance d'y découvrir une allusion à Anfa ou à un établissement quelconque, autrement dénommé mais situé au même endroit. Ni Stéphane Gsell (56), ni Georges Marcy (57), ni M. Jérôme Carcopino

(53) Jean-Léon l'Africain, de son vrai nom El-Hasan ben Mohammed el-Wazzân ez-Zayyâti, naquit à Grenade entre 1489 et 1495, fit ses études à Fès et voyagea en Afrique du Nord, en Afrique Noire et en Orient, Pris par un corsaire italien en 1518 et offert au Pape, qui le fit instruire dans la religion chrétienne et baptiser, il écrivit son célèbre ouvrage en italien. La première édition, due à Ramusio, parut à Venise en 1550. Une traduction française, oeuvre de Jean Temporal, parut à Lyon dès 1556. Une traduction en français moderne a paru récemment (Jean-Léon l'Africain, Description de l'Afrique, nouv. éd. traduite de l'italien par A. Epaulard, « Publications de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines », n° LXI, Paris, 1956, 2 vol., 630 p.). Nous avouons préférer la langue archaïque et charmante de Temporal, qui fait penser à celle d'Amyot. Nous citons donc Léon d'après sa traduction: *Description de l'Afrique, tierce partie du monde, écrite par Jean-Léon l'Africain*, nouv. éd. annotée par Ch. Scheffer, Paris, 1897, t. II. Les pp. 9-13 sont consacrées à Anfa. Sur Léon l'Africain, cf. l'ouvrage classique de Louis MASSIGNON, *Le Maroc dans les premières années du XVIe siècle. Tableau géographique d'après Léon l'Africain*, Mémoires de la Société historique algérienne, t. I, Alger, 1906.

(54) L'ouvrage de Luy MARMOL-CARAVAJAL, *Description general de Affrica*, 4 vol., parut en 1599. L'auteur, né à Grenade, servit dans l'expédition de Charles-Quint contre Alger en 1541, fut fait prisonnier et voyagea à travers l'Afrique du Nord pendant sept ans et huit mois. Le livre III de son ouvrage est consacré au Maroc. Nous le citons d'après *L'Afrique de Marmol, de la traduction de Nicolas Perrot sieur d'Ablancourt*, 3 vol., Paris, 1667, t. II. Le paragraphe sur Anfa est aux pp. 139-40.

(55) On en trouvera le texte et la traduction dans Raymond ROGET, *Le Maroc chez les auteurs anciens*, Paris, 1924, pp. 17-8.

(56) *Histoire Ancienne de l'Afrique du Nord*, I, 1920, pp. 472-519.

(57) «Notes linguistiques autour du périple d'Hannon », *Hespéris*, XX, 1935, pp. 21-72.

(58), ni M. M. Rousseau (59), ni M. R. Mauny (60) n'ont songé à situer à l'emplacement de Casablanca aucune des colonies fondées ou repeuplées par l'amiral carthaginois: celui-ci n'a pas fait escale entre Thymiatéria et le cap Soloeis, c'est-à-dire - probablement - entre Mehdia, à l'embouchure du Sebou, et le cap Cantin. Le silence de l'archéologie confirme celui des textes: aucune ruine ni même aucun objet de caractère punique n'a jamais été trouvé à Casablanca ni aux environs. Un spécialiste de l'archéologie punique, M. Pierre Cintas, a prospecté la côte atlantique du Maroc depuis Moulay-Bousselham jusqu'à Agadir: « Je n'ai rien remarqué de notable, écrit-il (61), de Fédala à Casablanca, ni au-delà, aux carrières de Sidi Mohammed 'ech-Chott et sur la petite plage à l'est des carrières, où j'espérais bien un indice pourtant ».

L'hypothèse d'une fondation romaine, bien qu'elle bénéficie de l'affirmation de Léon, ne mérite pas davantage d'être retenue. Les Romains n'ont jamais exercé leur autorité sur la région: « Nous sommes assurés, dit M. Carcopino, qu'une des terres où notre colonisation a le mieux réussi, la Chaouïa de Casablanca, avait été rejetée de propos délibéré en dehors de la « province » et livrée, sous la condition qu'ils ne la déborderaient point, aux barbares qui s'y sont succédés » (62). On sait que le limes quittait la côte, en direction de l'est, à quelques kilomètres seulement au sud de Sala Colonia, c'est-à-dire, pratiquement, de l'actuelle Rabat (63). N'y aurait-il pas eu, cependant, quelque avant-poste ou quelque comptoir commercial où l'on pourrait voir le germe de la future grande cité ? (64). La localisation des toponymes romains

(58) *Le Maroc Antique*, Paris, 1943, pp. 73-163.

(59) « Hannon au Maroc », *Revue Africaine*, XCIII, 3<sup>o</sup> et 4<sup>o</sup> trim. 1949, pp. 16-232.

(60) « Note sur le périple d'Hannon », in *Comptes Rendus de la Première Conférence Internationale des Africanistes de l'Ouest*, II, 1951, pp. 509-30. Je ne parle pas de M. Gabriel GERMAIN (*op. laud.*, *Hespéris*, 1957, pp. 205-48), dont la brillante démonstration n'autorise pas à accorder grand crédit au « Périple » en tant que document historique et géographique.

(61) Pierre CINTAS, *Contribution à l'étude de l'expansion carthaginoise au Maroc*, Publications de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines, LVI, Paris, 1954, p. 22.

(62) J. CARCOPINO, *ibid.*, p. 17.

(63) Les ruines de *Sala Colonia*, dont le dégagement se poursuit, sont comprises dans l'enceinte de Chella, la nécropole des Sultans Mérinides, qui s'élève à quelques centaines de mètres des murs de Rabat. Une stèle, érigée par les soins du Service des Antiquités du Maroc, marque l'emplacement du *limes*, sur la route de Casablanca, à 4 km S.O. de Rabat.

(64) « Les Romains tenaient certains postes en avant du limes... Un établissement ancien et des inscriptions ont été retrouvés à Annoceur dans les avancées du Moyen-Atlas. Il semble avoir existé un système de sécurité chez les tribus alliées qui bordaient la frontière officielle de la province ». (Henri TERRASSE, *Histoire du Maroc*, I, p. 52).

au Maroc est encore loin d'échapper à la discussion. Mais, des deux seuls établissements que les documents anciens nous présentent dans la région et qu'on pourrait être tenté, à la rigueur, de situer à Casablanca, l'un, *l'Exploratio Ad Mercurios*, n'est, selon l'Itinéraire d'Antonin, qu'à 16 milles de *Sala Colonia*, donc trop proche (et semble, de plus, avoir été assez éloigné de la côte), l'autre, le port de *Rutubis*, est situé par Pline à 19 milles au sud du fleuve *Anatis* (l'Oum er-Rebî'a d'aujourd'hui) et ne peut être identifié qu'avec Al-Jadîda (ex-Mazagan) ou Moulay-Abdallâh (Tît du Moyen-Age) (65). Aucun auteur n'a jamais proposé d'identifier avec Anfa aucun des nombreux toponymes que nous ont légués les textes de l'antiquité classique (66). Aucun texte, aucune inscription, aucun vestige archéologique ne permettent de croire qu'il y ait jamais eu là un établissement romain. La vérité oblige à dire que des monnaies romaines ont été trouvées, à deux reprises, à Casablanca. Les unes l'ont été sur la grève, près du marabout de Sîdi Belyoût (67). Mais leur découverte dans le sable, au bord de la mer, et la présence à côté d'elles de ces grands clous de cuivre qui servaient, dans le monde antique, à la construction des navires, indiquent qu'il s'agit probablement des restes d'un naufrage.

(65) Cf. Raymonde ROGET, « Index de topographie antique du Maroc », *Publications du Service des Antiquités du Maroc*, fasc. 4, Paris, 1938, pp. 14, 15, 16 et 69.

(66) Playfair, dans sa célèbre bibliographie (*A bibliography of Morocco*, by Sir R. Lambert Playfair and Dr. Robert Brown, Royal Geographical Society, Supplementary Papers, vol. nI, part 3, London, 1893, p. 228), à propos de l'Itinéraire d'Antonin, semble accuser Mannert de s'être trompé au point de ne pas reculer devant l'identification de Banasa et d'Anfa: «...Mannert is so far from the truth, that he seeks for the Walili or Gualali of Leo (Léon l'Mricain) on the Sebu, 35 miles from Banasa, which he identifies with Mamora (Mehedia), if indeed this was not Casablanca (Dâr El-Beîda) formerly called Anasa [sic] ». Je n'ai pu consulter l'ouvrage original de Konrad MANNERT, *Geographie der Griech. und Römer.*, 13 vol., Leipzig, 1822-25, dont le t. X, pp. 1-536, traite de l'Afrique du Nord. En revanche, dans la traduction française de Marcus et Duesberg (*Géographie ancienne des Etats barbaresques, d'après l'allemand de Mannert*, Paris, 1842, 803 p.), si *Valentia Banasa* est en effet situé à l'embouchure du Subur (Sebou), il n'est absolument pas question d'Anfa ni d'Anasa (p. 555). Dans les notes que Marcus a ajoutées à sa traduction, il déclare (p. 730) que la rivière Kusa, citée par Ptolémée, « correspond à l'Ensif des cartes modernes; on trouve tout près de l'embouchure de ce fleuve les ruines de la place maritime d'Anfa ou de Dâr-el-Deîda... ». Il n'y a pas d'oued Ensif à proximité de Casablanca, que traverse le seul oued Bouskoura, aujourd'hui souterrain. Quant à la rivière Kusa de Ptolémée, on s'accorde aujourd'hui, après Tissot, à l'identifier avec l'oued Merzeg (R. ROCET, Index, p. 35), qui se jette dans la mer au S.O. de Casablanca, un peu au N.E. de Dar Bouazza (carte du Maroc au 1/50000., feuille Bir-Jdid Chavent). Avouons que, pour accorder droit de cité à Casablanca dans l'antiquité classique, tout cela est bien peu.

(67) V. BRETHERS, *Contribution à l'histoire du Maroc par les recherches numismatiques*, Casablanca, 1939, pp. 5 sqq., planches 3 et 4.

D'autre part, deux pièces de monnaies romaines, l'une à l'effigie de Constantin, l'autre de Licinius, donc du début du IV<sup>e</sup> siècle, « auraient été trouvées près de Casablanca, dans une propriété située sur la route de Medioûna, à la station dite de la Fontaine Portugaise » (68). Deux remarques s'imposent: l'auteur de l'étude, M. Thouvenot, ancien chef du Service des Antiquités du Maroc, ne se porte pas garant de l'endroit où elles ont été trouvées ; en second lieu, ces monnaies sont postérieures en date à l'évacuation de la plus grande partie du Maroc par les Romains, qui, au début du règne de Dioclétien, vers 284-85, se retirèrent sur la péninsule de Tanger (69) (la province de Mauritanie Tingitane fut alors rattachée au diocèse des Espagnes). M. Thouvenot voit seulement dans la présence de monnaies du Bas-Empire sur plusieurs points du littoral la preuve de « la persistance du commerce romain sur la côte marocaine jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle »(70). La conclusion est raisonnable. Nous nous interdisons d'aller au-delà.

Il faut donc renoncer pour notre ville au patronage flatteur de grands peuples de l'antiquité classique. Les parvenus aiment à s'attribuer des ancêtres lointains et prestigieux. L'austère Clio refuse cette vanité à la nouvelle riche qu'est Casablanca (71). Elle ne peut avoir non plus, comme sa rivale d'hier, Fès, qu'elle détrône aujourd'hui de sa royauté économique, la fierté de se dire arabe. Les faits et gestes des conquérants arabes du VIII<sup>e</sup> siècle, ceux des princes Moulay Idris I et II et de leurs descendants nous sont assez bien connus: les fondations de ville surtout sont des faits assez marquants pour que les historiens ne les passent pas sous silence. Quant aux Arabes bédouins qui vinrent au Maroc à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, ce n'étaient pas des fondateurs de villes, et Anfa existait déjà à leur arrivée. Par élimination, il faut bien que Casablanca soit berbère. Mais nous n'en savons pas beaucoup plus.

(68) Raymond THOUVENOT : «Monnaies du Bas-Empire trouvées sur le littoral océanique marocain », *Publications du Service des Antiquités du Maroc*, fasc. 10, Paris, 1954, p. 234.

(69) C'est du moins l'opinion, autorisée, on en conviendra, de M. Jérôme CARCOPINO, *ibid.*, ch. IV, «La fin du Maroc romain », pp. 231 sqq.

(70) R. THOUVENOT, *ibid.*, p. 236.

(71) A défaut des Romains, on a voulu la rattacher aux Carolingiens. Nous ne citerons que pour mémoire un article anonyme (*Bulletin du Syndicat d'Initiative de Casablanca*, Oct. 1956, n° 35, p. 27), qui fait état d'un *oppidum de Sancto Karolo*, édifié par les Francs, situé sur la côte du pays des Maures et identifié à la Casablanca des Portugais par le géographe florentin Canuto. Il est aussi question dans cet article d'un souterrain, dit Kef Konniar, qui, selon des traditions casablancaises, relierait « la Place de France aux rochers d'EI-Hank », et d'« un vieux manuscrit arabe » d'après lequel « il y avait, vers le XI<sup>e</sup> siècle, à la place de la ville d'Anfa, une ville du nom de *Maktounia* et (que) son chef était un fameux raïs appelé Konniar », nom que l'auteur rapproche de Konrart...

\*  
\* \*

L'existence d'Anfa est attestée par de nombreux géographes et voyageurs arabes du Moyen-Age. La date des plus anciens nous permet de fixer un *terminus a quo*. El-Bekri, qui écrivit vers le milieu du Ve siècle de l'Hégire (milieu du XIe siècle de l'ère chrétienne), ne cite pas le nom de la ville, bien qu'il consacre de longs développements à la région et à la fameuse hérésie des Berghwâta qui y prit naissance et y fleurit pendant plusieurs siècles. Il parle en revanche de Fedâla, « île qui sert de port au Tamesna, pays des Bereghouata » (72), comme si c'était l'unique port, ou du moins le principal, de cette province. Mais l'un de ses contemporains fait mention d'Anfa : El-Fezâri, qui écrivit vers 1060, énumère les villes de la côte au sud de Salé : « Dans son voisinage est le port de Fedhâlah, puis la ville d'Arzilla et ensuite Anifa, Azemmour, Asfi » (73). D'autre part le géographe andalou Ibn Sa'îd, mort en 673/1274, mais qui utilisait les renseignements d'un amiral almoravide - donc antérieur de cent cinquante ans environ - écrit : « Au nord de ce fleuve (l'Oum er-Rebî'a), à 50 milles, il y a, faisant partie des ports d'exportation de la Tamesna, célèbres pour leur blé, Anfa, dont la plus grande partie des habitants sont des Berghwâta, et, au nord, à 60 milles, l'embouchure de la rivière de Salé » (74).

(72) *Description de l'Afrique Septentrionale*, trad. de Slane, Paris, 1859, p. 202. Moulay El-KEBÎR BEN ZIDÂN, dans son *Ith'âf*, I, p. 433, écrit que la ville « était dite anciennement al-baydâ' (la blanche), comme le rapporte Aboû, 'Obeïd (El-Bekri) ». El-Bekri parle en effet d'un point appelé al-baydâ', « promontoire qui avance dans la mer » (ibid., p. 202); mais il s'agit du Cap Blanc, comme le note de Slane. Edrisi fait également mention de ce point appelé Beïdha et le situe entre Mazagan et Safi. C'est donc bien le Cap Blanc et il y a eu, dans l'esprit de Moulay El-Kebir, une confusion due à la ressemblance avec le nom moderne de Casablanca.

(73) *Documents Géographiques sur l'Afrique Septentrionale*, traduits de l'arabe par René Basset, Paris, 1898, pp. 25-6. R. Basset remarque en note : «(Le manuscrit) D porte *Anbiqa* qu'il faut corriger en Anifa ou Anfa ». La recension est de 548/1153-4, mais ce passage est attribué à El-Fezâri, qui écrivait un siècle plus tôt.

(74) *Géographie Générale* par 'Ali ibn Sa'id el-Maghribi, Paris, Bibliothèque Nationale, Mss n° 2234, f. 55 recto. L'exemplaire, daté de 714/1314-5, appartient au célèbre géographe Aboû-l-Fidâ (1273-1331), qui utilise constamment Ibn Sa'id, en le citant d'ailleurs. Je dois ces renseignements et la communication du texte d'Ibn Sa'id à M. Georges S. Colin, professeur à l'Ecole Nationale des Langues Orientales Vivantes, qui voudra bien trouver ici l'expression de ma vive gratitude.

Nous sommes donc assurés qu'Anfa existait au XIe siècle, sans pouvoir affirmer, bien entendu, qu'elle n'existait pas auparavant. Mais les auteurs arabes du Moyen-Age ne nous disent rien des origines de la ville. Pour trouver des renseignements sur le sujet, il nous faut descendre jusqu'aux XVIIIe - XIXe siècles, jusqu'à cet extraordinaire historien-homme d'Etat que fut Aboû-l-Qâsim ben Ahmed ez-Zayyâni (1147/1734 - 1249/1833) (75). Il ne fut pas seulement historien, d'ailleurs, mais aussi grand voyageur et géographe. Il nous a donné, dans plusieurs de ses ouvrages sur le Maroc et son passé des indications parfois précieuses parce que puisées dans des auteurs plus anciens dont les manuscrits ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Dans son ouvrage intitulé *et-Torjomânât el-Kobra*, il écrit: « Une fois dans le Maghreb, les Berbères s'établirent : les Zenata à Tamesna et Tadrâ; les Çanhâdja en Doukkala. Les Emirs des Zenata bâtirent la ville d'Anfa dans le Tamesna et la ville de Dâÿ dans le Tadrâ » (76). Quelle valeur peut-on accorder à cette affirmation ? Il faut reconnaître que la plupart des faits contenus dans ce passage (la fondation d'Anfa mise à part) sont confirmés par ailleurs. La poussée des Berbères Zénètes (77) au Maroc et jusque sur le littoral atlantique est un des événements majeurs des Xe-XIe siècles, avant l'hégémonie des Sanhaja et l'avènement des Almoravides (78). Nous savons que, des trois principaux groupes Zénètes: les Miknasa (les fondateurs de Taza et de Meknès), les Beni Ifren (ou Ifran) et les Maghraoua, ce sont les seconds qui allèrent le plus loin vers l'Ouest, par nécessité d'ailleurs, ayant été chassés de Fès par les derniers en 384/994. Nous savons qu'une principauté ifrénide s'installa au Tadla (79). Nous savons aussi que des Sanhaja formaient une enclave importante dans le bloc des Masmouda de la plaine atlantique, vers l'embouchure de l'Oum-er-Rebi'a, au sud d'Azemmour (80). Qu'en est-il de l'installation des Zénètes dans le Tamesna ?

(75) On trouvera dans E. LÉVI-PROVENÇAL, *Les Historiens des Chorfa*, Paris, 1922, pp. 142-99, la biographie de ce personnage, dont la vie fut des plus mouvementées, et une étude sur son œuvre, la plus originale et, en un sens, la plus moderne de l'historiographie marocaine des trois derniers siècles.

(76) « Une description géographique du Maroc d'Az-Zyâny », trad. E. COUFOURIER, *Archives Marocaines*, vol. VI, n° III-IV, 1906, p. 452. Le texte arabe se trouve dans le mss D 659 de la Bibliothèque Générale de Rabat, p. 29.

(77) Ar. *Zanâta*, berb. *Ijanaten*. Ils semblent avoir été d'abord les plus orientaux des Berbères et avoir nomadisé, avant l'Hégire, dans le sud de l'Ifriqiya (Tunisie d'aujourd'hui) et le pays de Tripoli.

(78) Cf. Henri TERRASSE, *Histoire du Maroc*, t. I, chap. III, pp. 165-81.

(79) *Ibid.*, p. 170.

(80) *Ibid.*, p. 196; cf. *Villes et Tribus du Maroc*, vol. X, Région des Doukkala, t. I, Les Doukkala, pp. 50-51. Ce vol. a été rédigé par Michaux-Bellaire.

Il n'est pas inutile de préciser d'abord les limites de la province de Tamesna, dont le nom a aujourd'hui disparu de l'usage (81). Selon Marmol (82) et Léon l'Africain (83), elle s'étendait entre les deux fleuves, Bou-Regreg et Oum-er-Rebî'a, et correspondait donc à ce que nous appelons aujourd'hui Châouïa. Elle était prolongée au sud par le plateau du Tadla, qui en était distinct, d'après le texte d'ez-Zayyâni que nous venons de citer. Le mot, berbère, paraît signifier « une plaine » (84). Mais on ne peut s'appuyer uniquement sur la sémantique pour délimiter l'extension d'un toponyme. L'usage est souverain en la matière et il paraît avoir beaucoup varié. Michaux-Bellaire, qui connaissait bien le Maroc et sa littérature historique, remarque que Tamesna semble avoir compris, à certaines époques ou pour certains auteurs, « à la fois les Chaouïa, les Doukkala, les 'Abda, les Ahmar, les Rehamna et les Sgharna » c'est-à-dire la presque totalité des plaines atlantiques, à l'exclusion du Gharb (85). Ceci nous explique que le géographe El-Idrîsi place les Doukkâla dans le pays environnant Anfa (86), de même qu'il les étend vers le Sud plus loin que nous ne le faisons aujourd'hui (87). Abou-l-Fidâ, citant d'ailleurs Ibn Sa'îd, donne comme chef-lieu au Tamesna la ville de Salé (88), que l'on considère généralement comme extérieure à la province, puisque située sur la rive droite du fleuve-frontière. D'ailleurs le rôle historique de Salé paraît bien avoir été, à l'origine du moins, celui d'une forteresse de province frontière destinée à une double lutte, à la fois ethnique et religieuse, celle des Zénètes orthodoxes, fondateurs de la ville (89), contre les Masmouda hérétiques du Tamesna: les Berghwâta.

(81) Une porte de la deuxième enceinte de Rabat, aujourd'hui disparue, et d'où partait la route de Casablanca, portait naguère ce nom, encore employé par les vieux citadins. Cf. Jacques CAILÉ, *La ville de Rabat jusqu'au Protectorat Français*, I, p. 441. Il existe encore deux villages du nom de Tamesna, l'un près de Marrakech, l'autre près de Ouarzazat (cf. Répertoire alphabétique des tribus, p. 765).

(82) *Op. laud.*, p. 138.

(83) *Op. laud.*, II, p. 3.

(84) E. LAOUST, *op. laud.*, pp. 33-4; le mot se retrouve dans le Sahara, notamment à l'ouest de l'Air (Robert CAPOT-REY, *Le Sahara Français*, p. 184).

(85) Les Doukkala, p. 35.

(86) *Description de l'Afrique et de l'Espagne par Edrîsî*, trad. Dozy et de Goeje, p. 84.

(87) Georges MARÇAIS, *Les Arabes en Berbérie*, p. 522, n° 5.

(88) *Géographie d'Aboulféda*, trad. Reinaud, t. II, 1re partie, p. 183 (Aboulféda a vécu de 1273 à 1331 J.-C.).

Nous reviendrons sur les Berghwâta, qui semblent avoir constitué le fond le plus ancien et le plus nombreux des populations du Tamesna. Il n'est pas douteux que ce fond fut recouvert, au cours de l'histoire, par des vagues diverses, dont les Zénètes forment la première. Parmi les tribus des Châouïa, toutes arabisées, d'ailleurs, depuis longtemps, deux surtout gardent encore le souvenir de cette origine : les Zenâta des environs de Fedâla et les Medioûna sur le territoire desquels s'élève la ville même de Casablanca. Les premiers sont une des rares tribus du Maroc à avoir conservé le nom de cette grande race berbère (90). Ils étaient déjà installés au XII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, puisque El-Idrisi les mentionne dans son itinéraire de Marrakech à Salé (91). Ils appartiennent vraisemblablement à la branche des Beni-Ifren (92) et s'établirent sans doute dans le Tamesna à la suite des expéditions que les émirs de Salé organisèrent contre les Berghwâta et qui ne furent pas toutes des échecs (93), bien que les hérétiques n'aient définitivement succombé que beaucoup plus tard, sous les coups des Almohades. Mais les Beni Ifren ne sont ni les seuls ni les premiers Zénètes à avoir pris pied dans le Tamesna : les Medioûna y étaient bien avant eux. Les Medioûna appartenaient à la branche berbère des Beni Faten (94) qui semblent avoir eu leur assise principale dans le Maghreb central.

(89) Salé fut fondée, au début du siècle, par le chef de la confédération des B. Ifren, Hammama (H. TERRASSE, *ibid.*, I, p. 170).

(90) Il existe deux fractions d'*Ijanaten*: l'une près d'Amizmiz, dans le Haut Atlas occidental, l'autre chez les Zemmoûr, près de Tedders, au sud-est de Rabat (cf. *Répertoire des tribus, etc.*, p. 101).

(91) Edrisi, p. 82.

(92) El-Idrisi place près d'Anfa, outre les *Doggâl* (Doukkâla), les Banou Idfar (*ibid.*, p. 84). Ne serait-il pas permis de voir dans cet ethnique, inconnu par ailleurs, le nom des Banou Ifran, déformé par un copiste ?

(93) Ibn Khaldoun (*H. des Berb.*, II, pp. 131-2) cite une expédition menée contre les Berghwâta, à partir de Salé, par l'ifrénide Temîm-ibn-Zîri, en 420/1029: « Il leur enleva Temsna (*sic*) et y établit un de ses officiers comme gouverneur ». De Slane traite Temsna comme une ville: il s'agit évidemment du pays. I. Khaldoun ajoute: « Après la mort de Temîm, les Berghouata réparèrent leurs pertes ».

(94) I. KHALDOÛN, *ibid.*, I, p. 172..

(95) On sait que, selon des traditions qui nous sont rapportées par I. Khaldoun, les généalogistes berbères répartissaient les tribus entre deux grandes familles, les *Brânes*, descendants de Bernès, et les *Botr*, descendants de Madghis-el-Abter. Sanhâja et Masmouda étaient des Brânes; Zenâta, Beni Faten et Loua, des Botr. Sur l'interprétation moderne de cette classification, voir E.F. GAUTIER, *Le Passé de l'Afrique du Nord*, pp. 227 sqq, et William MARÇAIS, in *Revue Critique*, juin 1929, pp. 255 sqq. (c.r. de la 1<sup>o</sup> éd. de l'ouvrage de Gautier, parue sous le titre *Les siècles obscurs du Moghreb*, 1927).

Apparentés aux Zénètes c'étaient comme ceux-ci des Botr (95) - les Beni Faten semblent s'être confondus finalement avec eux à l'époque, précisément, de la première hégémonie zénète (il y en aura, comme on le sait, une seconde, celle des Beni Merîn, au XIIIe siècle). Ils occupaient primitivement la région de Tlemcen (96). Ibn Khaldoun les range parmi les grandes tribus berbères qui pratiquaient la religion juive (97). Pourtant des Medioûna participèrent à la conquête musulmane de l'Espagne. Ils avaient donc été islamisés. Peut-être est-ce les réfractaires qui durent se réfugier au Maghreb-el Aqça ? C'est possible car, bien qu'ils aient été convertis par Idris 1er, nous voyons plus tard les Mérinides imposer le *Kharaj* (98) aux Medioûna du Tamesna (99).

Auquel de ces deux groupes zénètes attribuer la fondation d'Anfa ? Les Medioûna ont pour eux leur situation géographique : la cité est née sur leur sol; certains quartiers de la ville nouvelle portent le nom de fractions des Medioûna qui ont disparu, leurs membres ayant vendu leurs terres et s'étant fondus parmi les citadins ou installés dans une autre fraction (100). Cependant, Ez-Zayyâni attribue expressément la fondation aux « émirs des Zenâta ». Les textes ne nous parlent pas d'un émirat ou d'une principauté quelconque créée par les Medioûna. Il faudrait donc plutôt penser aux émirs de Salé. Mais les deux hypothèses ne sont pas du tout inconciliables. Dans leur lutte contre les Berghwâta - qui sont à la fois pour eux, rappelons-le, des étrangers (Masmouda) et des hérétiques - il est normal que les B. Ifren de Salé se soient appuyés sur les tribus de même race déjà installées dans le Tamesna et que celles-ci, pressées de toutes parts par les Berghwâta, les aient appelés à leur secours. La présence des Medioûna sur le littoral offrait aux Salétins un point d'appui avec lequel ils pouvaient communiquer par mer. Ils ont dû fortifier une localité déjà existante: entouré de remparts, le village d'Anfa accède dès lors, aux yeux des historiens arabes, à la dignité de ville et il est normal qu'ils rapportent l'évènement comme une fondation.

(96) I. KHALDOÛN, *ibid.*, I, p. 250.

(97) *ibid.*, I, p. 209.

(98) Le *Kharaj* est un impôt foncier dû, selon la loi coranique, par les non musulmans qui sont cependant des « Gens du Livre » (ahl el-kitâb), c'est-à-dire les Juifs et les Chrétiens qui vivent dans le Dâr-el-Islâm. Il est arrivé souvent que des gouvernements l'aient maintenu, par besoin d'argent, sur des populations converties, au grand scandale des *foqahâ'*.

(99) I. KHALDOÛN, *ibid.*, IV, p. 31.

(100) C'est le cas, en particulier, des *Ma'ârif*. Leur nom est maintenant celui d'un quartier populaire européen, à la sortie de Casablanca sur la route de Mazagan (cf. *Casablanca et les Châouia*, II, pp. 20-21).

L'alliance des Medioûna et des émirs de Salé se heurte cependant à une objection. Ibn Khaldoun nous dit que la religion des Berghwâta « avait été adoptée par les Beni Ifren » (101). Comme il ne peut s'agir de ceux de Salé, dont nous connaissons l'attachement à l'orthodoxie et l'acharnement à la guerre sainte contre les hérétiques, il faut admettre qu'Ibn Khaldoun vise d'autres Beni Ifren, probablement ceux qui vivaient dans le Tamesna et qui durent subir très fortement la pression des Berghwâta. L'historien ne range certainement pas les Medioûna parmi les Beni Ifren : il connaît trop bien les apparentements et les lignages pour ne pas faire les distinctions nécessaires. Mais, si les B. Ifren du Tamesna se rallièrent aux Berghwâta malgré la proximité du royaume ifrénique de Salé, il est peu probable que les Medioûna, Beni Faten d'origine, Zénètes par parenté et qui n'appartenaient pas à la famille des B. Ifren, aient mieux résisté. L'objection n'est pas décisive. L'histoire des Berghwâta s'étend sur quatre siècles. S'ils ne devaient succomber définitivement que sous les coups des Almohades, ils n'en subirent pas moins à plusieurs reprises de lourdes défaites et il est probable que les populations non-masmoudiennes du Tamesna changèrent d'allégeance selon la fortune des armes des Berghwâta.

On peut s'étonner que le nom d'Anfa soit si rarement cité à propos de ces derniers. Nous n'avons pas à retracer ici leur histoire ni leur doctrine (102). Rappelons seulement que ce peuple de sédentaires Masmouda, qui occupait le Tamesna au moment de la conquête musulmane (103), se distingua, après l'islamisation du Maroc, en embrassant une hérésie, prêchée par un prophète de sa race, Sâlih ben Tarîf, et la défendit pendant quatre siècles avec un acharnement dont ne vinrent à bout ni les émirs Zénètes ni les Sanhâja Almoravides; il fallut les Almohades (Masmouda comme eux) pour les écraser définitivement.

(101) *Ibid.*, II, p. 130.

(102) La source principale est EI-Bekri, *Description de l'Afr. Sepr.*, trad. de Slane, pp. 259-71. On trouvera un résumé par Roger LE TOURNEAU, in *Encyclopédie de l'Islam*, nouv. éd., 1959, t. I, pp. 1075-6, art. Barghawâta.

(103) Il était peut-être déjà installé au temps de l'occupation romaine, s'il faut, comme le proposent plusieurs historiens (cf. R. ROGET, *Index*, pp.26-7; J. CARCOPINO, *Le Maroc Antique*, pp. 258 sqq.), identifier son nom avec celui des *Baquates* (ou *Bacuates*), qui harcelèrent à maintes reprises les limes de Maurétanie Tingitane. Le passage de l'une à l'autre forme offre, il est vrai, quelques difficultés d'ordre phonétique: Lionel GALAND, *Hespéris*, 1948, pp. 204-6, s'étonne en particulier que dans le mot latin l'r du berbère ait disparu. C'est pourtant ce qui se passe habituellement aujourd'hui quand un Français doit prononcer à la suite un *ra* et un *ghâin*. Ce dernier (r grasseyé) correspond assez bien à sa propre prononciation; le premier lui est plus difficile à prononcer correctement; mais la juxtaposition des deux rend pour lui l'exercice très malaisé: le résultat est presque toujours la disparition du ra ou plutôt son assimilation au ghâin. Aussi Berghwâta est-il généralement prononcé Beghghwâta (mais Maghreb, Magreb).

Ces quatre siècles représentent la plus grande partie de l'histoire d'Anfa, qui est forcément liée à celle des Berghwâta, la ville étant située au cœur de leur pays. Pourtant, El Bekri et Ibn Khaldoun (104) peuvent raconter l'histoire de la secte sans citer le nom d'Anfa (105). L'historien contemporain Ibn Zidân dit bien qu'elle fut « l'une des capitales des Berghwâta » (106), mais nous aimerions savoir sur quels documents il s'appuie. Plus sûre est la caution d'Ibn Sa'îd quand il affirme que « la plus grande partie des habitants (d'Anfa) sont des Berghwâta » (107), mais nous ne savons pas si, par ce dernier mot, il entend la race ou l'hérésie : ainsi, le mot « Albigeois », à la même époque, en Europe, était-il susceptible de deux acceptions. Ez-Zayyâni, comme nous le verrons plus loin, montre les Berghwâta assiégés deux fois dans Anfa par les Almoravides : lui aussi est tardif et il ne cite pas non plus ses sources. Malgré tout, ces quelques indices, ajoutés à la position géographique de la ville, inciteraient à chercher les fondateurs d'Anfa parmi les Berghwâta plutôt que parmi les Zénètes. Si, comme il le semble, la notion de « fondation » d'une cité est liée, dans l'esprit des historiens arabes, à la construction d'une enceinte fortifiée, l'hypothèse la plus simple est que le village d'Anfa fut doté d'un rempart - accédant ainsi à la dignité de ville par les Berghwâta, lorsque ceux-ci, par l'hérésie qu'ils avaient embrassée, dressèrent contre eux les populations orthodoxes, se faisant pour plusieurs siècles la cible privilégiée de tous les champions de la guerre sainte. Mais, c'est un fait qu'aucun texte, à notre connaissance, ne vient accréditer cette hypothèse (108).

(104) *H. des Berb.*, trad. de Slane, II pp. 125-33. Ibn Khaldoun dit lui-même qu'il écrit « sur l'autorité d'El-Bekri » (p. 126).

(105) A dire vrai, Anfa est citée une fois par Ibn Khaldoun (p. 125) quand il précise les limites géographiques du pays des Berghwâta.

(106) *Ith'âf a'lâm an-nâs*, I, p. 432.

(107) *Op. laud.*, f. 55 recto.

(108) Nous croyons cependant devoir verser au dossier des origines d'Anfa ce que nous hésitons à appeler un renseignement. M. Georges S. Colin nous ayant naguère très aimablement ouvert son fichier historique, nous y trouvâmes sous la rubrique Anfa, la note suivante: « Selon Zayyâni, aurait été fondée par Aboû Sbih Tarif, à la fin du 1<sup>e</sup> siècle de l'Hégire ». Ce Tarif est le père de Sâlih qui passe pour avoir créé la doctrine des Berghwâta. Il avait lui-même participé à la révolte kharéjite dans le nord du Maroc, aux côtés de Maïsara el-Matghari, à la mort duquel il continua la lutte dans le Tamesna. La chronologie des événements est d'ailleurs assez flottante; El Bekri et Ibn Khaldoun ne s'accordent pas sur les dates. il y a doute aussi sur les origines de Tarif; seul, Ibn Khaldoun l'affirme Berghwâti et Masmoudi; El Bekri le dit d'ascendance Juive et originaire de Berbât, dans le sud de l'Espagne (d'où, selon lui, l'appellation de Berghwâta donnée plus tard aux sectateurs de Sâlih); il rapporte, en outre, qu'avant de passer dans le Tamesna, « il exerçait le pouvoir royal chez les Zenata et les Zouagha ». Malheureusement, la fiche de M. Colin ne portait pas de référence. Avec l'aide de M. Adolphe Faure, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Rabat, que je ne saurais trop remercier pour son amical dévouement, nous avons parcouru les trois principaux manuscrits d'Ez-Zayyâni, qui figurent à la Bibliothèque Générale de Rabat; *Et-Torjomân el-mo'rib*, *El-Bostân ez-zarif* et *Et-Torjomâmât el-kobrâ*. Ce fut en vain. Mais la façon de composer de ces vieux auteurs est si peu conforme à la nôtre, que nous ne saurions affirmer que la phrase recherchée ne s'y trouve pas, dans quelque chapitre ou développement où nous estimions n'avoir aucun motif plausible de l'aller quérir. Nous ne pouvons donc faire état de cette version d'Ez-Zayyâni. Si nous y faisons cependant allusion, c'est dans l'espoir qu'un lecteur plus heureux - et qui cherchera sans doute autre chose... - tombe un jour sur cette phrase fantôme.

Nous revenons donc de cette longue quête des origines avec, pour tout butin, la brève affirmation d'un auteur du XVIIIe siècle, qui ne cite pas ses sources. C'est peu pour nourrir une certitude. Admettons, jusqu'à plus ample informé, qu'Anfa soit une fondation zénète. Pour une ville située sur le territoire de la tribu des Médioûna et dont les plus proches voisins s'appellent les Zenâta, cela n'a, après tout, rien d'in vraisemblable. Mais que nous sommes loin de l'abondante littérature sur la fondation des cités illustres, telle Fès ! Anfa est une cité roturière, sans « pedigree » et presque sans annales, digne ancêtre de la ville prolétarienne du XXe siècle.